

BULLETIN DES ARMÉES

DE

LA RÉPUBLIQUE

ANNÉE 1915

DU 1^{ER} JANVIER AU 30 AVRIL

(N^{os} 59 à 93)

PARIS

IMPRIMERIE DES JOURNAUX OFFICIELS

—
1915

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LE 1^{er} JANVIER

Les réceptions à l'Élysée.

Les réceptions officielles du 1^{er} janvier ont eu cette année, en raison des circonstances, un caractère d'extrême simplicité. Dans la matinée, le Président de la République, entouré de tous les ministres et sous-secrétaires d'Etat, a reçu à l'Élysée les présidents des Chambres et les membres du Parlement présents à Paris. Il a rendu ensuite leurs visites à MM. Antonin Dubost et Paul Deschanel.

L'après-midi, le chef de l'Etat a reçu les membres du corps diplomatique représentant les pays alliés ou neutres.

Le doyen des ambassadeurs, sir Francis Bertie, représentant de la Grande-Bretagne, a prononcé l'allocution suivante :

Monsieur le Président,

Le corps diplomatique vous apporte l'expression de ses souhaits sincères. Parmi ses membres, les uns représentent des nations qui combattent à côté de la France, les autres des pays auxquels la neutralité impose des devoirs particuliers dans la grave crise que l'Europe traverse. Parlant au nom de tous, je ne peux que me faire l'interprète de leurs sentiments collectifs en vous priant d'accepter leurs meilleurs vœux.

Le Président de la République a répondu en ces termes :

Monsieur l'ambassadeur,

Je vous remercie des souhaits que vous voulez bien m'exprimer au nom du corps diplomatique. Ceux que nous formions, le 1^{er} janvier 1914, pour le maintien de la paix répondaient au commun désir de toutes les nations qui sont représentées ici. Ils ne se sont malheureusement pas réalisés. Je ne doute pas que l'an prochain, à cette réception traditionnelle, nous ne célébrions ensemble l'établissement d'une paix bienfaisante qui, solidement appuyée sur le droit et sur le respect des traités internationaux, donnera aux peuples la sécurité nécessaire.

Echange de télégrammes.

A l'occasion de la nouvelle année, des télégrammes particulièrement chaleureux et affirmant l'entière confiance de toutes les puissances alliées dans leur victoire finale contre l'ennemi commun ont été échangés entre le Président de la République, l'empereur de Russie, le roi d'Angleterre, le roi des Belges et le roi de Serbie.

En outre, le Président de la République a reçu des félicitations des rois d'Espagne, d'Italie, de Monténégro, de Norvège, de Suède et du shah de Perse.

Le bey de Tunis et le sultan du Maroc lui ont également fait parvenir leurs vœux. Le Président a adressé ses remerciements et ses souhaits à ces divers souverains.

A la suite de leurs réunions habituelles du 1^{er} janvier, un grand nombre de colonies

françaises établies à l'étranger ont fait parvenir au Gouvernement des télégrammes de félicitations en exprimant leur confiance dans le succès de nos armées.

Le général Joffre a adressé à M. Raymond Poincaré l'expression de tous ses vœux et ceux de l'armée française.

Le Président de la République a répondu en adressant au généralissime ses souhaits de victoire et l'expression de sa confiance dans notre héroïque armée.

Les vœux pour l'armée et la marine.

M. Millerand, ministre de la guerre, s'est rendu dans l'après-midi du 31 décembre au grand quartier général où il a porté ses vœux au général Joffre et à ses armées.

D'autre part, M. Augagneur, ministre de la marine, a adressé au vice-amiral Boué de Lapeyrière, commandant la première armée navale, au vice-amiral Favereau, commandant la 2^e escadre légère, et au contre-amiral Ronarch, commandant la brigade des fusiliers marins, des télégrammes de félicitations chaleureuses.

Le cœur de nos soldats

Par un sentiment de discrétion que tout le monde comprendra, nous n'avons jamais fait appel à la générosité des lecteurs du Bulletin pour nous aider à soulager les misères qu'on nous signale. Aucune souscription, on le pense bien, ne peut être ouverte dans nos colonnes.

Nous nous faisons, cependant, un devoir de publier la lettre extrêmement touchante, qu'un groupe de braves combattants a bien voulu nous adresser. Elle montre à nu le cœur de nos soldats.

25 décembre 1914.

A Monsieur le directeur du « Bulletin des Armées »,

A la veille de notre victoire, voulez-vous permettre à quelques camarades qui luttent encore pour la France, de penser, surtout en ce jour, à ceux qui ne sont plus des leurs et qui laissent femmes et enfants dans la douleur et le besoin.

Nous vous prions, monsieur le directeur, de bien vouloir être notre interprète pour leur faire parvenir le bien faible tribut de notre admiration émue, qui, sans les pouvoir soulager comme nous le voudrions, sera, si vous le voulez, leur petit Noël.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de nos meilleurs sentiments.

Signé : UN GROUPE DU 5^e ZOUAVES, 45^e DIVISION.

A cette lettre, était joint un mandat de 64 fr. 50, que nous nous sommes empressés de remettre au ministre de la guerre. La somme si généreusement offerte sera distribuée, suivant le vœu des donateurs, à des veuves ou orphelins de soldats morts pour la patrie.

LES RENFORTS ANGLAIS

Six nouvelles armées, formées chacune de trois corps d'armée, viennent d'être créées en Angleterre.

Les commandants de ces six armées seront : pour la première, le lieutenant général sir Douglas Haig ; pour la seconde, le lieutenant général sir Horace Smith-Dorrien ; pour la troisième, le lieutenant général sir Archibald Hunter ; pour la quatrième, le général sir Ian Hamilton ; pour la cinquième, le général sir Leslie Rundle ; pour la sixième, le lieutenant général sir Bruce Hamilton.

Leurs mensonges

PAR M. L'ABBÉ WETTERLÉ

Faute de pouvoir remporter de grandes victoires sur les champs de bataille, les Allemands en gagnent dans les colonnes de leurs journaux.

Jamais aucun pays ne fut trompé, par son propre gouvernement, comme l'Allemagne.

Dix fois les feuilles berlinoises ont annoncé la prise de Verdun, de Toul, de Nancy. Un de nos amis qui revient de Francfort a vu, dans les rues de la grande ville prussienne, la foule, ivre de joie, célébrer par d'interminables acclamations et par des chants patriotiques, la chute de Belfort. On se serrait les mains, on s'embrassait frénétiquement. C'était du délire.

Le peuple allemand ne sait pas encore, à l'heure actuelle, que ce fut l'Allemagne qui déclara la guerre à la France. Il est persuadé que, sans avertissement préalable, les troupes françaises ont, le 2 août dernier, franchi en masse la frontière.

Quant à Paris, combien de fois n'a-t-il pas été occupé par les soldats du kaiser ! Il est, en tous cas, bien établi, paraît-il, que la capitale française est complètement investie, que la famine y exerce d'effroyables ravages, que le choléra y règne et que la Commune y a été proclamée.

Les soldats de la République, dit-on sur l'autre rive du Rhin, sont mal nourris, insuffisamment armés, dépourvus de tout esprit de discipline. On se garde bien, par exemple, d'expliquer comment il se fait que les Allemands n'arrivent pas à réduire la résistance de cette armée complètement désorganisée.

Ces mensonges, et beaucoup d'autres, avaient inspiré aux Teutons une confiance absolue dans la victoire.

Cependant, la vérité commence à filtrer à travers les mailles du filet officiel. Les blessés parlent, les journaux étrangers sont introduits en contrebande en Allemagne. Et puis, le simple raisonnement finit par faire naître le doute angoissant. Pourquoi cette guerre, qui ne devait durer que deux mois

au plus, s'éternise-t-elle? Pourquoi les communiqués officiels de l'état-major n'annoncent-ils plus de grandes opérations d'ensemble? Pourquoi des milliers de réfugiés arrivent-ils des provinces de l'Est? Pourquoi des levées en masse de jeunes gens de dix-sept ans et d'hommes de cinquante? Pourquoi les derniers renforts qu'on envoie au front sont-ils armés de vieux fusils et vêtus d'uniformes démodés?

Le jour où les Allemands sauront l'entière vérité, ils tomberont à plat. Ils ne savent pas plus garder de dignité dans la défaite que d'humanité dans la victoire. Plus on les trompe à l'heure actuelle, plus la réaction sera chez eux déprimante, quand ils s'apercevront qu'ils ont été trompés.

Combien différente est l'attitude si digne de l'état-major français qui n'a jamais rien caché de la réalité, même lorsque celle-ci, durant les premiers jours de septembre, semblait si inquiétante. Combien aussi le peuple français, qui veut tout savoir, parce qu'il sait pouvoir tout supporter, est plus froidement vaillant et décidé. Point n'est besoin de fausses nouvelles pour soutenir le courage de nos soldats et de ceux qui suivent avec admiration et confiance leurs héroïques et patients efforts. Et puis, pourquoi mentirait-on en France? Le succès définitif est lent à venir, mais il est définitivement certain.

Abbé WETTERLÉ,
Député d'Alsace-Lorraine.

SITUATION MILITAIRE

Du 30 décembre au 2 janvier.

30 DÉCEMBRE, 15 heures. — En Belgique :

Nous avons gagné un peu de terrain dans la région de Nieupoort, en face des polders au nord de Lombardzyde. L'ennemi a violemment bombardé Saint-Georges, que nous mettons en état de défense.

Nous avons enlevé un point d'appui allemand au sud-est de Zonnebèke, sur la route Beclers-Paschendale.

De la Lys à l'Oise, rien à signaler. Dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, l'ennemi a manifesté une recrudescence d'activité qui s'est traduite surtout par un violent bombardement, auquel notre artillerie lourde a efficacement répondu.

En Argonne, nous avons légèrement progressé dans la région du Four-de-Paris. Entre l'Argonne et la Moselle, canonnade sur tout le front, particulièrement intense sur les Hauts-de-Meuse.

Dans les Vosges, l'ennemi a prononcé sur la Tête-de-Faux une attaque qui a été repoussée. En Haute-Alsace, nous consolidons nos positions; l'artillerie lourde a réduit au silence les obusiers allemands qui bombardaient Aspach-le-Haut.

30 DÉCEMBRE, 23 heures. — On ne signale pas d'incidents importants, sauf quelques bombardements dans la région d'Arras et sur les Hauts-de-Meuse et des progrès en Champagne qui semblent devoir être assez sensibles.

31 DÉCEMBRE, 15 heures. — De la mer jusqu'à l'Aisne, journée à peu près calme; duel d'artillerie sur quelques points du front. En Champagne :

A l'ouest de la ferme d'Alger (nord de Sillery, secteur de Reims), l'ennemi a, dans la nuit, fait sauter deux de nos tranchées et a lancé contre elles une attaque qui a été repoussée.

Au nord de Mesnil-les-Hurlus, nous avons conquis des éléments de la seconde ligne de défense ennemie.

Dans la même région, au nord de la ferme de Beauséjour, nous avons également enlevé des tranchées. L'ennemi a contre-attaqué, mais a été repoussé, et reprenant à notre tour l'offensive, nous avons à nouveau gagné du terrain.

Dans la même zone et plus à l'est, des forces allemandes qui s'avançaient pour nous contre-attaquer ont été prises sous le feu de notre artillerie et dispersées.

En Argonne, vers Fontaine-Madame, nous avons, en faisant sauter une mine et en occupant l'excavation, réalisé un léger progrès.

Entre la Meuse et la Moselle, dans la région du bois de Mortmare, 150 mètres environ de tranchées allemandes sont tombés entre nos mains.

En Haute-Alsace, nos troupes sont entrées dans Steinbach et ont enlevé la moitié du village maison par maison.

31 DÉCEMBRE, 23 heures. — Hier soir, une attaque ennemie qui essayait, après une vive fusillade, de déboucher du bois de Forges (rive gauche de la Meuse), a été immédiatement repoussée.

Les positions conquises par nos troupes dans Steinbach ont été maintenues et nous continuons à y attaquer celles de l'ennemi.

1^{er} JANVIER, 15 heures. — De la mer jusqu'à Reims, il n'y a eu presque exclusivement que des combats d'artillerie.

L'ennemi a bombardé sans résultat le village de Saint-Georges et la tête de pont organisée par les Belges au sud de Dixmude.

Vive canonnade résolue à notre avantage entre la Bassée et Carency, entre Albert et Roye, dans la région de Verneuil et de Blanc-Sablon (près Craonne). Sur ce dernier point, nous avons en outre détruit des ouvrages allemands.

Dans la région de Perthes et de Beauséjour nous avons maintenu nos gains du 30 décembre. L'activité des deux artilleries opposées a été ininterrompue pendant toute la journée du 31.

En Argonne, l'ennemi a très violemment attaqué dans le bois de la Gruerie sur presque tout le front. Il a gagné sur certains points une cinquantaine de mètres, mais il a été aussitôt contre-attaqué.

Dans la région de Verdun, violents combats d'artillerie.

Entre Meuse et Moselle, au nord-ouest de Flirey, les Allemands ont exécuté, dans la nuit du 30 au 31 et dans la matinée du 31, six violentes contre-attaques pour reprendre les tranchées conquises par nous le 30; toutes ont été brillamment repoussées.

Nous avions enterré de nuit les gares de Metz et d'Arraville.

Nous continuons à progresser pied à pied dans Steinbach. L'artillerie ennemie a montré, dans la matinée du 31, une grande activité, mais, dans l'après-midi, nos batteries ont pris nettement l'avantage.

2 JANVIER, 15 heures. — Dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, l'ennemi a prononcé, sur de nombreux points du front, des attaques qui ont été facilement repoussées.

La région au nord de la Lys a été, dans la journée du 1^{er} janvier, le théâtre d'un combat d'artillerie particulièrement vif, sur les dunes, à Nieupoort et à Zonnebèke; à Saint-Georges, l'ennemi n'a pas continué à contre-attaquer et tous nos gains ont été maintenus.

Dans toute la région d'Arras, d'Albert et de Roye, duels d'artillerie; l'ennemi nous a fait sauter deux caissons entre Beaumetz et Achicourt; nous avons, en revanche, bouleversé ses tranchées de Parvillers et de la Boisselle et éteint le feu des minenwerfer établis devant Fricourt.

Notre artillerie a obtenu également des résultats heureux dans la région de l'Aisne, où elle a fait faire l'artillerie ennemie et dispersé plusieurs rassemblements. Nous nous sommes installés sur le plateau de Nouvron dans des excavations produites par explosion de mines; les Allemands n'ont pu nous y devancer, ni nous en chasser, toutes leurs contre-attaques ont été repoussées.

La région de Reims a été assez violemment bombardée par l'ennemi.

Dans la région de Perthes, nous avons enlevé et conservé un bois à 2 kilomètres nord-est de Mesnil-les-Hurlus. L'ennemi n'a pas contre-attaqué.

En Argonne, dans le bois de la Gruerie, le détachement local signalé hier n'a pas eu de suites; nous avons regagné une partie du terrain perdu et nous tenons fortement nos positions.

Sur les Hauts-de-Meuse, combat d'artillerie sans grande intensité.

En Woëvre, nous avons conservé les positions gagnées le 30 décembre, sans que l'ennemi ait contre-attaqué, et nous avons marqué, dans le bois Le Prêtre, une légère progression.

Dans les Vosges, nous avons repoussé une

attaque allemande à Bréménil (3 kilomètres nord-est de Badonviller) et infligé à l'ennemi de fortes pertes. L'ennemi a fait également de grosses pertes à Steinbach, où notre infanterie a enlevé, hier, trois nouvelles lignes de maisons.

RUSSIE

Officiel. — Le combat qui se livra dans le village de Zarzece décida de l'échec de l'offensive des Allemands sur le front de la Bzoura, que l'ennemi traversa avec une brigade récemment amenée des rives de l'Yser. Cette brigade, appuyée par des démonstrations opérées sur tout le cours de la Bzoura, réussit à pénétrer nuitamment, à l'aide de pontons, sur notre rive et, repoussant nos éléments défensifs, s'empara au matin de leurs tranchées. Nos troupes arrêteront cependant la poussée allemande.

A deux heures de l'après-midi, ayant reçu des réserves, nous contre-attaquâmes l'ennemi sur les deux flancs, au nord de Plezovitz et au sud de Zverzinetz. Vers les cinq heures du soir, notre infanterie attaqua vigoureusement les Allemands en cherchant à les couper de la rivière. A sept heures, l'ennemi était délogé des tranchées et fuyait vers la Bzoura. Ceux qui tentèrent de traverser la rivière à la nage périrent dans les flots. Presque toute la brigade fut anéantie. Huit officiers et 52 soldats furent faits prisonniers. Des mitrailleuses furent capturées.

Ce succès est d'autant plus significatif qu'il eut lieu à l'endroit le plus important de l'offensive allemande et qu'il fut remporté par nos jeunes régiments récemment formés.

Des combats acharnés se déroulent autour de Sarykamysch (Caucase).

Nous avons entravé l'offensive turque dans la direction d'Olty. Dans la région d'Ardagan, la situation n'a pas changé.

Sur les autres fronts, on ne signale également aucune modification.

SUR MER

Officiel. — Des journaux autrichiens et italiens ont annoncé que le sous-marin français *Curie*, ayant heurté une estacade au moment où il tentait d'entrer dans le port de Pola, aurait été contraint de faire surface, canonné et coulé. Le commandant et l'équipage auraient été faits prisonniers; l'officier en second serait porté comme disparu.

Il est exact que le *Curie* avait été détaché de l'armée navale pour tenter une attaque des navires de guerre autrichiens mouillés dans le port de Pola. Comme ce sous-marin n'a pas rallié l'armée, les informations étrangères le concernant peuvent être tenues pour exactes.

Le torpilleur d'escadre *Fanfane* a canonné et dispersé des troupes turques près de Guekli, sur la côte asiatique, en face de Tenedos.

L'amirauté britannique annonce que le cuirassé anglais *Formidable* a été coulé le matin du 1^{er} janvier dans la Manche. On n'a pu encore établir si la perte du navire doit être attribuée à une mine ou à un sous-marin ennemi.

Soixante et onze survivants ont été recueillis par un croiseur léger anglais, un certain nombre d'autres hommes ont été secourus par des bateaux pêcheurs.

Le *Formidable* avait été mis en service en 1899.

MODESTIE

Le *Lokal Anzeiger* de Berlin — le seul journal que lise Guillaume II — a eu la singulière idée, à l'occasion du nouvel an, de demander aux chefs des armées allemandes et austro-hongroises leur opinion sur la guerre actuelle. Les généraux allemands ont répondu, et le kronprinz lui-même a donné son avis. Il a dit : « Du sang-froid ! Résister ! » et voilà tout. Le célèbre général von Kluck s'est aussi borné à ce modeste conseil : « Résister ! »

Quant au feld-maréchal von Hindenburg, le « victorieux », il se contente de souhaiter « le maintien de l'idéal allemand après la conclusion honorable de cette guerre ».

Mais l'idéal allemand mérite-t-il vraiment d'être maintenu ?

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La saison à Paris. — Les hôtels les plus luxueux de Paris se trouvaient être la propriété de sociétés allemandes. Ils ont été mis sous séquestre, et on les exploite, d'une façon modérée, pour les conserver en bon état, tout en réalisant quelques bénéfices. Mais les prix de séjour sont infimes, à présent, en comparaison de ce qu'ils étaient avant la guerre : dans le p^{er} majestueux de ces Palaces, situés aux environs de l'Etoile, la pension complète — chambre et repas — ne coûte plus que 12 fr. au lieu de 50 ou même de 100 fr. par jour !

Pour 12 fr. par jour, on peut, dans les salons somptueux de cette maison, jouer « au rasta » et se croire un milliardaire américain.

Le soir, il est vrai, on ne se rend pas à l'Opéra. L'Académie nationale de musique et de danse demeure fermée longtemps encore : les « rats » du corps de ballet ne manquent pas, sans doute, mais les deux tiers des musiciens, un quart des choristes et la moitié des machinistes sont sous les drapeaux. Il ne reste aucun ténor.

Le début de la nouvelle direction est donc retardé jusqu'à une date indéterminée. Quel beau gala français elle nous organisera pour la réouverture, après la victoire définitive ! On ne jouera pas de Wagner.

Le huitième drapeau. — Un drapeau allemand, qui a été pris lors des derniers combats, a été transporté, vendredi après-midi, à deux heures et demie, de l'Elysée, où il avait été déposé ces jours derniers, à l'hôtel des Invalides.

Porté par un détachement de la garde républicaine, il a été reçu par le général Niox, gouverneur des Invalides, selon le cérémonial accoutumé.

La musique de la garde a ouvert le ban. Le général Niox a prononcé une allocution et le drapeau a été ensuite placé à la tribune de la chapelle, où se trouvent déjà sept autres drapeaux allemands.

Des aéroplanes sur Dunkerque. — Mercredi matin, des aéroplanes allemands ont fait une attaque concertée sur Dunkerque. Successivement, quatre appareils volèrent au-dessus de la ville et jetèrent des bombes, pendant qu'un cinquième évoluait à quelque distance, paraissant prêt à attaquer tout aéroplane allié qui tenterait d'intervenir.

Dix-sept bombes ont été jetées. On signale plusieurs victimes, des femmes pour la plupart. La population est restée calme.

Ce matin-là, notre excellent collaborateur, M. Théodore Botrel, le chansonnier militaire si aimé de nos soldats, se trouvait précisément à Dunkerque, et il allait commencer une de ses conférences-auditions, devant les blessés de l'hôpital Lamartine, lorsqu'un fracas épouvantable fit voler toutes les vitres en éclats. Le « barde » reçut sur la tête une balle morte, passée à travers le vitrage.

Deux bombes venaient de tomber sur l'hôpital.

Je sais ce que c'est, dit M. Botrel, souriant : on frappe au rideau... au troisième coup je commence.

Et à la troisième bombe il commença. Son extraordinaire sang-froid avait rassuré tous les blessés.

En France tout finit par des chansons, mais elles sont souvent héroïques.

Suffisance allemande. — Un major (commandant) prussien a trouvé moyen d'envoyer dans une tranchée française, avec sa carte, un billet doux écrit en français... si l'on peut dire, et dont nous extrayons les passages suivants :

« Français ! Camerades !
« Nous autres Allemands, nous envoyons saluts plus amicaux (?) Pourquoi cette guerre malheureuse ? Savez-vous pas encore que vos ennemis réels sont les Anglais ?
« Savez-vous que les Russes sont vaincus continuellement ! Que la flotte anglaise a reçu de terribles pertes et leur réputation est perdue irrévocablement ?
« Que les fortresses de Namur, d'Antwerpen (Anvers), de Liège (Liege), etc., sont dans nos mains, que la forteresse de Verdun vient de se rendre ? que Reims est détruite parait-il ?
« Français ! Nous sommes vos amis et nous sommes fâchés que nos peuples se déchirent ! Nous savons que vous êtes au fin de

vos forces de résistance. Nous vous invitons de venir chez nous ! Parole d'honneur ! Vous êtes bienvenus, vous êtes régalez très bien par nous, et vous aurez parfaitement repos. »

Avant de se permettre d'écrire à nos poilus, ce major prussien devrait bien prendre la précaution d'apprendre le français... parfait.

La romance du muguet. — Le muguet va redevenir français.

Il était allemand, lui aussi ! C'est-à-dire qu'il nous arrivait, en grande partie, depuis quelques années, des serres d'outre-Rhin, dans lesquelles on le « forçait » ou « retardait », selon les besoins ou les caprices de la « consommation » parisienne.

Cette tragédie horticole est terminée. Nos jardiniers s'organisent pour que la jolie fleur ne doive désormais plus rien à la « kultur » germanique.

L'autre danger. — Une paysanne d'un village alsacien occupé par nos soldats a reçu, voici peu, une lettre de son mari, qui fut, il y a quelque temps, « évacué » par nos troupes et qui réside actuellement à Oran, où il se plaît beaucoup, lui dit-il, et où il boit « un excellent vin rouge à 0 fr. 15 ». En lisant cette lettre, pourtant si rassurante, la brave femme s'écria, en patois bien entendu :

— Ah ! mon mari ne reviendra plus ! Je le connais bien : il ne voudra plus jamais quitter un pays pareil !

Le fait est que le pantalon rouge et le vin de même couleur, si français l'un et l'autre, ont toujours été adorés des Alsaciens.

La galette viennoise. — Le « communiqué » autrichien du 24 décembre, sur la défaite austro-hongroise en Serbie déclare « qu'après avoir obtenu des succès, le haut commandement des troupes des Balkans a eu en vue le but idéal de toute campagne, l'anéantissement complet de l'adversaire ».

« Néanmoins, Sa Majesté l'empereur a daigné, sur la demande du commandant en chef des troupes des Balkans, demander présentée pour des raisons de santé, relayer ce dernier de son commandement, et a nommé à sa place Son Altesse Impériale et Royale le général de cavalerie archiduc Eugène. La nouvelle que l'archiduc prendrait lui-même le commandement si important des forces des Balkans a été accueillie dans l'armée, où l'archiduc jouit de la plus grande confiance et d'un respect enthousiaste, avec des cris de joie et de reconnaissance. »

C'est certainement le communiqué le plus drôle dont Sa Majesté l'empereur François-Joseph, qui, n'est pas gai d'habitude, ait « daigné » ordonner la publication, entre deux quintes de toux !

L'origine du mot « boche ». — On croyait avoir établi que *boche* venait directement d'*Alboche*, mais une nouvelle contribution philologique vient de renouveler la question. M. L. Sainean, auteur des *Sources de l'argot ancien* et d'une étude — sous presse — sur le *Langage parisien au dix-neuvième siècle*, estime comme M. Edmond Perrier, que *boche* est simplement la forme abrégée de *caboche*. On a dit *tête de boche*, pour *tête dure* ou *entêté*, c'est-à-dire pour exprimer la même notion que *caboche*. Références :

Boche, mauvais sujet, dans l'argot des petites dames... (Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*, 1866).

Tête de boche, tête dure, individu dont l'intelligence est obtuse... (Rigaud, *Dictionnaire du jargon parisien*, 1878).

L'application particulière aux Allemands est ainsi, un fait ultérieur. « *Tête de boche*. Ce terme est communément appliqué... aux Allemands, parce qu'ils comprennent assez difficilement les explications des metteurs en pages », lit-on dans la *Langue verte typographique* d'Eugène Boutmy, 1874.

Quant à *Alboche*, il représente ce que les grammairiens appellent un croisement, c'est-à-dire la fusion de deux mots synonymes : *Allemand* et *boche*.

Conclusion : *boche* n'a, étymologiquement, rien de commun avec *Allemand*. C'est vraiment dommage... et nous ne sommes pas convaincus. Pourquoi *alboche* ne dériverait-il pas d'*Allemand*, comme *Prusco* de Prussien ?

Le conseil de guerre de Picrochole

Comparurent devant Picrochole, le duc de la Canaille, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille, et lui dirent :

— Sire, aujourd'hui, nous vous rendons le plus heureux, le plus chevaleresque prince qui jamais fut depuis la mort d'Alexandre le Grand.

— Couvrez, couvrez-vous, dit Picrochole.

— Grand merci, dirent-ils. Sire, le moyen est tel. Votre armée vous diviserez en deux. Une partie ira se ruer sur ce Grandgousier et ses gens ; par elle, il sera de prime abord facilement déconfit. Là, vous trouverez de l'argent à tas. Car le vilain en a, du content. Vilain disons-nous, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thésauriser est fait de vilain.

L'autre partie de l'armée, pendant cela, tirera vers l'Aunis, la Saintonge, l'Angoumois, la Gascogne ; en même temps, le Périgord, le Médoc et les Landes. Sans résistance on prendra villes, châteaux et forteresses. A Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz et Fontarabie, vous saisissez tous les navires et, côtoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes jusques à Lisbonne. Par la corbeille l'Espagne se rendra ! Vous passerez par le détroit de Gibraltar, et là vous érigerez deux colonnes plus magnifiques que celles d'Hercule, pour perpétuer la mémoire de votre nom. Et ce détroit sera nommé la mer Picrocholine.

Passée la mer Picrocholine, voici Barberousse qui se rend votre esclave.

— Je, dit Picrochole, lui ferai grâce.

— Voire, dirent-ils, pourvu qu'il se fasse baptiser.

Vous prendrez d'assaut les royaumes de Tunis, de Tripoli, Alger, Bône, Cyrène, hardiment toute la Barbarie. Passant outre, vous retiendrez en votre main Majorque, Minorque, Sardaigne, Corse et autres îles de la mer de Ligurie et des Baléares. Côté à gauche, vous soumettez toute la Gaule de Narbonne et la Provence, la Suisse, Gènes, Florence, Lucques, et, par le diable, Rome. Le pauvre monsieur du Pape se meurt déjà de peur.

— Par ma foi, dit Picrochole, je ne lui bapaiserai pas sa pantoufle.

— Prise l'Italie, voilà Naples, la Calabre, la Pouille, la Sicile, toutes à sac, et Malte avec. De là nous prendrons Candie, Chypre, Rhodes et les îles Cyclades, et courrons sus à la Grèce. Nous la tenons. Par saint Treignan, que Dieu garde Jérusalem, car rien n'est comparable à votre puissance.

— Je ferai donc, dit Picrochole, rebâtir le temple de Salomon.

— Non, dirent-ils, attendez un peu : ce sera à votre retour.

Ne soyez donc pas si précipité dans vos entreprises ! Savez-vous ce que disait l'empereur Auguste : *Hâte-toi lentement !*

Il vous faut premièrement avoir l'Asie Mineure, la Carie, Lycie, Pamphlie, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Bithynie, Charaxie, Satalie, Samagérie, Castamena, Luga, Savasta, jusques à l'Euphrate.

— Verrons-nous, dit Picrochole, Babylone et le mont Sinaï ?

— Il n'en est pas besoin pour le moment, dirent-ils. N'est-ce pas assez tracassé de d'avoir navigué dans la mer d'Hyrcanie, chevauché dans les deux Arménies et les trois Arabies ?

— Par ma foi, dit-il, nous voilà perdus. Ah ! pauvres gens !

— Quoy ? dirent-ils.

— Que boirons-nous par ces déserts ?

L'empereur Julien et toute son armée y moururent de soif, à ce que l'on dit.

Nous avons donné ordre à tout. Sur la mer de Syrie vous avez 9,014 grands bâtiments chargés des meilleurs vins du monde : ils sont arrivés à Jaffa. Là se trouvent 2 millions 200,000 chameaux et 1,600 éléphants pris à la chasse lorsque vous entrâtes en Lybie ; en outre, vous avez capturé toute la caravane de la Mecque. Tout cela ne vous fournit-il pas du vin à suffisance ?

C'est vrai, mais, dit-il, nous ne boirons pas frais !

Par la vertu non pas d'un petit poisson, dirent-ils, un preux, un conquérant, un prétendant et aspirant à l'Empire du Monde ne peut toujours avoir ses aises ! Dieu soit loué que vous êtes venus, vous et vos gens, saufs et au complet, jusqu'au fleuve du Tigre.

Mais, dit Picrochole, que fait pendant ce temps la partie de mon armée qui a mis en déconfiture ce vilain ivrogne de Grandgousier ?

Ils ne chôment pas, répondirent-ils ; nous les rencontrerons bientôt. Ils vous ont pris Bretagne, Normandie, Flandres, Haynaut, Brabant, Artois, Hollande, Zélande ; ils ont passé par-dessus le ventre des Suisses ; un de leurs corps a dompté le Luxembourg, la Lorraine, la Champagne, la Savoie, jusqu'à Lyon. Et là, ils ont rencontré vos troupes revenant des conquêtes navales de la mer Méditerranée. Puis ils ont donné fièrement ensemble contre la Norvège, la Suède, le Danemark, le Groënland, l'Esthonie, jusqu'à la mer Glaciale. Ce fait, ils conquièrent les îles Orcades et subjuguèrent l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande. De là, ils sont allés soumettre la Pologne, la Lithuanie, la Russie, la Valachie, la Transylvanie, la Bulgarie, et ils sont déjà à Constantinople.

Allons vite les rejoindre, dit Picrochole, car je veux être aussi empereur de Trébizonde. Mais ne massacrerons-nous pas tous ces chiens de peuples ?

Que diable ! dirent-ils, ferons-nous donc d'autre ? Et vous donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront servi honnêtement.

La simple raison l'exige, dit Picrochole ; c'est justice. Allons en avant. Je ne crains guère que ces diables de légions de Grandgousier ; pendant que nous sommes en Mésopotamie, s'ils nous en donnaient sur nos derrières, quel remède !

RABELAIS.

(Gargantua, chap. XXXIII, mis en français moderne.)

NOUVELLES MILITAIRES

L'indemnité pour cherté de vie. — M. Millerand, ministre de la guerre, vient de donner, par voie de circulaire, des solutions à diverses questions relatives aux règles d'allocation de l'indemnité pour cherté de vie. Il résulte notamment des décisions ministérielles que :

1° L'indemnité de cherté de vie de la garnison du point de départ doit être maintenue aux militaires de l'armée active pendant toute la durée de la guerre, quelle que soit leur affectation ;

2° La garnison du point de départ est la résidence normale à laquelle appartenait l'intéressé lors de la déclaration de mobilisation, et non celle à laquelle il a pu être affecté, soit le premier jour de la mobilisation, soit ultérieurement, par l'effet de la mobilisation ;

3° Les militaires de la réserve n'ont pas droit au maintien pendant toute la durée de la guerre, de l'indemnité de cherté de vie affectée à la localité dans laquelle ils ont été mobilisés. Ils n'ont droit, par suite, à l'indemnité de cherté de vie que pour les journées passées effectivement dans une place donnant droit à une indemnité de cette nature, sous réserve, le cas échéant, de l'application des règles du cumul posées par le règlement sur la solde ;

4° Il en est de même des militaires qui étant en non-activité, en réserve spéciale, en réforme, au moment de la mobilisation, résidaient dans une place donnant droit à l'indemnité de cherté de vie, et ont été rappelés à l'activité à la mobilisation ;

5° Les officiers de réserve accomplissant, au moment de la mobilisation, leur temps de service actif ou l'un des stages en vue de leur titularisation dans l'armée active doivent être considérés comme appartenant à l'armée active et traités comme tels au point de vue des droits à l'indemnité de cherté de vie ;

6° En cas de promotion, l'indemnité du point de départ doit être allouée ou relevée sur le taux du nouveau grade.

7° Les indemnités spéciales à certaines places doivent être maintenues pendant toute la durée de la guerre, dans les mêmes conditions que l'indemnité de cherté de vie, n° 1, mais en ce qui concerne seulement les catégories de militaires à solde journalière ayant droit au maintien de l'indemnité en cas d'absence (sous-officiers rengagés ou servant au delà de la durée légale mariés, veufs avec enfant, ou vivant avec leur mère veuve).

Le drapeau des marins. — Le ministre de la marine a pris l'arrêté suivant :

Art. 1er. — Il est institué pour les formations de marins à terre, un drapeau portant l'inscription : « régiments de marins ».

Art. 2. — Pendant les hostilités, l'une des formations de marins à terre, que le ministre désigne suivant les circonstances, est chargée de la garde du drapeau.

En temps de paix, cet emblème est confié à l'école des apprentis et fusiliers à Lorient.

LA GUERRE AUX COLONIES

En Afrique. les alliés s'emparent des possessions allemandes.

Pendant que nos braves soldats se battaient en France et en Belgique, nous faisions aussi de la bonne besogne aux colonies, avec l'aide de nos alliés anglais, et les résultats acquis sont maintenant assez étendus pour que le Gouvernement français ait le devoir de faire apparaître en un tableau d'ensemble, la part qui, dans les succès obtenus, revient à notre armée coloniale et à notre flotte.

C'est en Afrique que les opérations ont eu lieu, en Afrique où, depuis trente ans, sous l'énergique impulsion de Bismarck, l'Allemagne s'était principalement attachée à s'établir. Nous avons envahi le Togo et le Cameroun, contre lequel la Belgique a prêté aux puissances alliées un concours efficace, du jour où l'Allemagne eut violé la neutralité du Congo en attaquant, le 22 août, l'un des ports de cette colonie établis sur le lac Tanganyika.

Au Togo.

Le Togoland est situé entre la côte d'Or britannique et le Dahomey français (Afrique occidentale).

Sa superficie est d'environ 100,000 kilomètres carrés. Il est peuplé de 900,000 habitants.

Terre basse où quelques montagnes s'élèvent jusqu'à 1,500 mètres.

Littoral marécageux et malsain.

Production : Gomme, huile de palme, café, etc., etc.

Étendue totale des côtes ne dépasse pas 50 kilomètres.

Dès que l'état de guerre fut déclaré entre la France et l'Allemagne, le gouverneur du Togo proposa au gouverneur général de l'Afrique occidentale française que les colonies africaines des deux puissances restassent neutres. Cette proposition ne fut pas acceptée et l'occupation du Togo fut décidée.

Tandis que la brigade indigène du Dahomey (capitaine Castaing), rassemblée sur la côte, s'emparait rapidement du Petit-

Popo et de Porto Seguro, où nos couleurs étaient hissées aux acclamations des indigènes, un autre détachement, sous les ordres du commandant Maroix, prenait possession des postes occupés par l'Allemagne à la suite de la délimitation de 1912, et se dirigeait sur Atakpamé-Kamina, centre de la résistance.

Enfin un troisième contingent français s'établissait sans coup férir dans toute la région nord du Togo évacuée par les Allemands.

Les troupes britanniques de la Gold Coast venaient de leur côté d'entrer dans Lomé.

A partir du 8 août, le commandement des forces alliées unifiées fut confié au lieutenant-colonel anglais Bryant.

Un détachement anglais, auquel devait se joindre le 16 août, à Gama, une compagnie française commandée par le capitaine Castaing, se dirigea alors dans l'intérieur du pays, pour opérer sa liaison devant Kamina avec les troupes du commandant Maroix.

Cette colonne prend contact le 15 août, à Lili, avec les Allemands ; quelques engagements heureux d'avant-gardes ont pour effet d'obliger l'ennemi à se retrancher fortement derrière la rivière Chra. L'attaque est décidée le 21 août ; après un combat opiniâtre, les Allemands profitent de la nuit pour évacuer leur position et se retirer sur Kamina. Ils offrent d'abord de se rendre avec les honneurs de la guerre, puis, sur le refus du commandant anglais, ils se rendent sans condition. A Kamina, se trouvait un poste puissant de télégraphie sans fil que les Allemands détruisirent avant de se rendre. Ce poste correspondait directement avec Berlin ; il avait été construit dans le plus grand mystère et, comme il n'avait jamais fonctionné jusqu'à la déclaration de guerre, son existence, naturellement, n'avait jamais été notifiée au bureau international de Berne.

Au Cameroun.

La colonie allemande du Cameroun ou Kamerun représente la première tentative de colonisation allemande.

Dès 1860, des factoreries allemandes y furent installées : le territoire lui-même fut annexé par le docteur Nachtigal.

La colonie, située entre le territoire anglais du Niger, le Congo français et le Congo belge, s'étend, en profondeur, de la côte de Guinée au lac Tchad.

Sa superficie est d'environ 500,000 kilomètres carrés.

La France en a 536,000.

L'étendue des côtes est de 300 kilomètres.

Sa population est de 3,500,000 habitants, soit environ sept habitants par kilomètre carré.

La colonie entière est traversée par le fleuve Camerooun, d'où elle a tiré son nom.

La côte est dépourvue de ports ; le seul qui soit praticable est situé à l'embouchure du fleuve.

Le climat est humide et peu favorable aux Européens. Certaines parties du territoire sont arides ; d'autres, au contraire, très fertiles. Les produits sont le caoutchouc, le cacao, des bois précieux, etc.

Au Cameroun les forces allemandes étaient relativement considérables : indépendamment du contingent indigène, au moins 2,000 Européens mobilisés, de nombreuses mitrailleuses et plusieurs pièces d'artillerie.

Dès la déclaration de guerre, la colonie allemande a été attaquée sur toutes ses frontières terrestres. Les autorités allemandes ont dû répartir leurs forces entre plusieurs fronts ; au lieu de les opposer en bloc à l'expédition franco-britannique qui devait attaquer par mer.

Du côté de l'Afrique équatoriale française, deux colonnes, l'une constituée à Bangui,

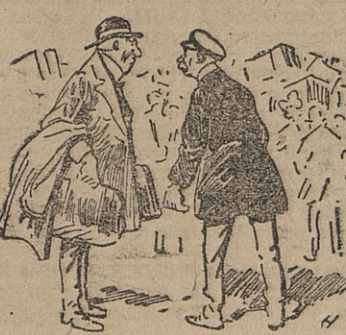
LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

par HENRIOT.



Agence Wolff :

Il sera toujours temps d'apprendre à l'Allemagne la vérité... En attendant annoncez au monde que nous sommes entrés à Marseille.



— Je suis pressé... pas de train ! et il y a deux heures que je suis là...
— Il y a 44 ans que l'Alsace attend aussi, monsieur... vous n'allez pas comparer votre impatience à la sienne ?

LA CUISINE DU TROUPIER

Le bœuf à la mode.

Pour une ration de dix hommes environ, éplucher quatre ou cinq gros oignons en quatre et émincer les carottes en tranches fines ; se procurer, si possible, une feuille de laurier, un bouquet de thym et deux gousses d'ail. Désosser le bœuf et le diviser en morceaux.

Faire chauffer dans la gamelle de campement environ 200 grammes de saindoux (on pourra même, la veille, avoir dégraissé la soupe et conservé cette graisse qui suffira pour la préparation). Lorsque le saindoux est fumant, jeter bœuf, oignons, carottes, ail, thym et laurier et faire revenir le tout pendant un quart d'heure en remuant avec une cuillère. A ce moment, saupoudrer avec de la farine (150 grammes, à peu près la contenance d'un gobelet) ; bien mélanger et laisser risoler cinq minutes en remuant pour empêcher d'attacher.

Verser l'eau nécessaire à la sauce (deux ou trois litres, de manière à bien recouvrir la viande et les légumes), ajouter deux cuillères de sel, remuer encore jusqu'à ébullition et laisser cuire à feu modéré mais soutenu.

Ce mode de préparation n'exige pas un temps de cuisson supérieur à la soupe ordinaire.

Bonne riposte

Au lendemain de l'annexion, en 1871, les jeunes femmes et les jeunes filles de la bourgeoisie alsacienne se mirent toutes, en manière de protestation, à porter le grand nœud aux ailes noires, la coiffure traditionnelle des paysannes du Bas-Rhin. Et elles l'ornaient d'une cocarde tricolore.

Les Allemands, qui à cette époque déjà étaient gens de goût, ne trouvèrent rien de plus plaisant que d'entourer d'un ruban tricolore la queue de leurs dogues... pour gagner, vous comprenez, l'affection de leurs « frères reconquis ».

Mais les Alsaciens eurent le dernier mot. — Vous voyez, disaient-ils, les chiens eux-mêmes se déclarent Français !

BLOC-NOTES

— MM. Viviani et de Broqueville, les deux présidents du conseil de France et de Belgique, ont été nommés par le tsar grand-croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges.

— On a inauguré à Pétersbourg un nouvel hôpital militaire qui porte le nom d'hôpital Poincaré.

— La récolte des vins est évaluée officiellement pour 1914 à 56,134,159 hectolitres. La récolte de 1913 n'avait été que de 44,845,734 hectolitres.

— Nos brillants aviateurs Garros, Brindejone des Moulinais, Paumier et Saint-André sont promus sous-lieutenants.

— Le lieutenant Bruno Garibaldi, petit-fils de l'illustre patriote, a été frappé à mort au cours d'une charge exécutée par les volontaires garibaldiens contre les tranchées allemandes.

— A Lyon, une « école professionnelle de blessés » a été ouverte pour les blessés mis hors d'état de reprendre leur profession.

— Le prince Eitel-Frédéric, second fils du kaiser, vient d'être promu chef de la première brigade de l'infanterie de la garde.

— Le major von Bismarck le remplacera dans son précédent régiment.

— Un complot aurait été formé parmi les réservistes allemands qui sont aux Etats-Unis : ils se proposaient de franchir la frontière canadienne près de Vancouver.

— Un Allemand a fait sauter, en Roumanie, un grand tunnel sur une ligne stratégique.

— Les instituteurs allemands, en Alsace, font faire périodiquement à leurs élèves des rapports sur ce qui se passe et se dit dans leur famille.

— Les Samoyèdes, habitants de la côte sibérienne de l'Océan polaire, ont envoyé à la Croix Rouge russe des dons en nature : de grandes quantités de peaux de rennes.

— Des renseignements de source autrichienne annoncent que le jour de Noël ont eu lieu, à Vienne, de nouvelles et vives manifestations contre la guerre.

— Plusieurs grands établissements financiers de Paris, pour contribuer à la reprise des affaires, ont résolu de ne plus profiter du moratorium.

— Le 20 décembre, un de nos régiments d'infanterie se trouvait réuni à Westende. Au moment où le drapeau était présenté aux recrues de la classe 1914, un taube jeta — en vain — plusieurs bombes sur la troupe. Les recrues reçurent le baptême du feu avec cranerie.

— Le Touring-Club retirera le panneau de l'Association aux hôteliers qui emploieraient des Austro-Allemands.

— Le maître d'armes Rue, professeur à l'école polytechnique, vient de mourir à soixante-trois ans.

— A Vienne, un décret vient d'être promulgué appelant sous les drapeaux quatre nouvelles classes de la levée en masse.

— Un décret a été publié, en Italie, appelant sous les drapeaux, pour le 12 janvier, les jeunes gens nés en 1895.

— On a vendu à Berlin 125 chevaux volés dans les Ardennes. Prix moyen de l'adjudication : 1,200 à 2,500 fr. par tête.

— Le préfet de police de Paris autorise les directeurs de cinémas à montrer sur l'écran les ruines accumulées par les barbares dans les départements qu'ils ont traversés.

— Un taube a essayé, le 31 décembre à midi, de survoler Nancy. Poursuivi par les obus, il est retourné rapidement vers la frontière.

— L'aviateur anglais Hawlett, un des héros de Cuxhaven, a été repêché par un bateau hollandais.

— Le fils du chancelier de l'empire allemand, M. de Bethmann-Hollweg, qu'on croyait prisonnier en Russie, a été tué en Pologne.

— L'évêque de Périgueux, Mgr Bouguin, vient de mourir.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Division d'occupation de Tunisie.

Adjudant LACOSTE, 8^e tirailleurs indigènes : a été grièvement blessé de trois coups de feu en entraînant sa section à l'attaque d'un bois, le 11 octobre.

Divisions de Réserve.

Lieutenant-colonel BORDEAUX, commandant le groupe de chasseurs de la 77^e division : a soutenu avec deux bataillons de chasseurs de réserve la défense de deux villages pendant trente-six heures ; obligé de se replier, a, quoique légèrement blessé, maintenu un ordre complet dans les unités prises sous un feu très violent. S'est fait constamment remarquer, depuis le début de la campagne, par son énergie et sa belle conduite au feu.

Aviation.

Capitaine PIERLOT, état-major du 14^e corps d'armée, observateur en avion : par son sang-froid, son coup d'œil, son mépris du danger, a dirigé le réglage du tir sur de nombreuses batteries ennemies et a obtenu d'excellents résultats. Le 18 octobre, lors de l'attaque d'un bois, n'a pas hésité en raison du brouillard, à survoler les lignes ennemies à huit cents mètres à peine d'altitude, pour fournir des renseignements sur l'organisation défensive des Allemands.

Capitaine DE VERNETTE, commandant d'escadrille : a exécuté des reconnaissances remarquables par l'importance des renseignements rapportés et la difficulté d'exécution (nécessité de voler à faible altitude en raison des nuages). A, par son exemple quotidien, entraîné les pilotes de son escadrille, qui a rendu les services les plus signalés depuis le début de la campagne.

Lieutenant BRAULT, pilote d'escadrille : a exécuté seul, comme pilote et observateur, des reconnaissances remarquables par la valeur des indications recueillies et la difficulté d'exécution : a atterri de nuit, le 14 octobre, pour remplir plus complètement sa mission ; s'est exposé à plusieurs reprises à un feu violent d'artillerie ennemie.

Divers.

Capitaine HAMONIER, 1^{er} zouaves de marche : a été grièvement blessé en allant sous un feu violent reconnaître le terrain où il devait engager sa compagnie. Est mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant de réserve BAGARD, 1^{er} zouaves de marche : a fait preuve d'une grande bravoure au cours de nombreux combats. A le 5 octobre, prononcé un vigoureux retour offensif avec sa section pour permettre l'enlèvement d'un officier et de dix-sept hommes blessés, malgré une violente attaque de l'ennemi.

Médecin aide-major COSTA, 1^{er} zouaves de marche : a fait preuve d'un grand courage et donné l'exemple du devoir militaire en allant, à maintes reprises, chercher des blessés sous le feu.

Caporal fourrier COMBALAT, 2^e zouaves de marche : a fait preuve en toutes circonstances de la plus grande bravoure et d'un mépris absolu du danger. Le 7 octobre, a été frappé mortellement, en transmettant un ordre à son capitaine.

M^{le} DUVINAGE, intendant des postes, télégraphes et téléphones : après le départ prématuré de la receveuse de son bureau, le 9 octobre, vers seize heures, n'a quitté son poste que le 11 octobre, en même temps que les télégraphistes militaires sous le feu de l'attaque des Allemands qui ont occupé le village une demi-heure après et a rejoint son poste le 15, en même temps que les premiers éléments militaires français reentraient.

4^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel CONVERSET, commandant le 301^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande énergie en maintenant pendant 12 jours, au contact immédiat de l'ennemi, la brigade de réserve dont il avait le commandement, malgré les violents feux croisés auxquels elle était constamment soumise.

Chef de bataillon LESUE, 302^e d'infanterie : a commandé son régiment dans des conditions particulièrement difficiles et a mené une attaque sous bois contre un parti retranché, attaque qui n'a pu réussir que grâce à son énergie et à ses qualités manœuvrières.

Lieutenant de réserve HUBERT, 303^e d'infanterie : blessé aux deux jambes, n'en a pas moins continué à commander sa compagnie de la façon la plus brillante.

Canonnière BALLUT, 31^e d'artillerie : a eu la poitrine traversée, le 24 août, à son poste de chargeur.

Maréchal des logis ROYER, 31^e d'artillerie : blessé et brûlé à son poste de chef de pièce par un éclatement. Est resté à sa place jusqu'à la fin du tir.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Lieutenant CARBONELLE, 303^e d'infanterie : grièvement blessé le 1^{er} septembre, de deux éclats d'obus dans les reins et au bras, à la tête de sa compagnie en la menant à l'assaut d'un village.

Capitaine FRANÇOIS, 94^e d'infanterie : blessé le 22 août au combat. Cité à l'ordre du corps d'armée. Officier superbe au feu. A commandé et mené son bataillon avec la plus belle énergie.

Capitaine SAVOUREY, 61^e bataillon de chasseurs : blessé, est resté sur le champ de bataille pour rallier une compagnie d'un autre régiment, qui était sans officier.

Capitaine DAVIGNON, 20^e bataillon de chasseurs : a donné de brillantes preuves de courage et de ténacité, en particulier le 9 octobre où sa compagnie, après s'être emparée de nuit, à la baïonnette, d'une première ligne de tranchées ennemies, a livré, à 50 mètres d'une seconde ligne, un combat acharné qui s'est prolongé quatorze heures, qui lui a fait subir des pertes sérieuses, mais qui s'est terminé à la nuit par un succès complet, l'ennemi nous abandonnant sa position et ses morts.

Sous-lieutenant de réserve MOREAU, 237^e d'infanterie : est allé, le 25 août, sous un feu violent, rechercher le corps de son lieutenant-colonel blessé et le rapporté sur un parcours de 3 kilomètres ; n'a cessé dans tous les combats de montrer le plus grand sang-froid et la plus grande énergie.

Lieutenant de réserve DE GUIGNE, 53^e bataillon de chasseurs : blessé une première fois le 26 août en se portant à l'assaut de tranchées allemandes. Revenu à son corps, s'est signalé à nouveau par son entraînement dans une contre-attaque et a été blessé une seconde fois à la tête de sa compagnie.

Lieutenant de réserve BLANC, 62^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un courage et d'une énergie remarquables, en portant d'un élan sa compagnie à l'assaut des tranchées solidement défendues ; a été très grièvement blessé.

Sous-lieutenant HEROLLE, 52^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand entraînement et de la plus grande vigueur en conduisant sa compagnie au combat dans des conditions particulièrement difficiles. Grièvement blessé au

pied au cours de cette attaque, a dû subir l'amputation de ce membre.

Capitaine BELLARD, 21^e d'artillerie : blessé d'un éclat d'obus à la tête au combat du 27 août, dès le début de l'action, a fait preuve de la plus grande bravoure en continuant à commander sa batterie qu'il ne voulait jamais quitter. A puissamment contribué, par son énergie, à galvaniser sa batterie qui, exposée à un feu violent, commençait à plier. Au combat du 28 août, s'est distingué également par son sang-froid en allant sous le feu retirer des pièces dont les chevaux avaient été tués.

Chef de bataillon HUBERDEAU, 97^e d'infanterie : a maintenu son bataillon au feu pendant toute la journée, malgré des pertes très fortes.

Chef de bataillon BIGOURDANT, 97^e d'infanterie : quoique blessé, a continué à commander son bataillon avec la plus grande énergie.

Capitaine ESCOBES, 159^e d'infanterie : quoique ayant la main traversée par une balle, a conservé le commandement de sa compagnie sous un feu très vif et l'a ramenée à l'attaque.

Capitaine GROLLEMUND, 5^e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique : au combat du 8 septembre, sa batterie étant violemment contre-battue par l'artillerie lourde allemande, a continué le tir avec le plus grand calme, malgré la violence du feu et a été grièvement blessé à son poste de commandement.

Lieutenant de réserve DEVILLE, 17^e d'artillerie : observateur dans un clocher, est resté à ce poste dangereux pendant le bombardement du village et a été blessé par la destruction du clocher. A repris son service deux jours après et a été de nouveau blessé au combat. A été amputé du bras gauche.

Capitaine COUSIN, 115^e d'infanterie : étant seul avec sa compagnie aux avant-postes dans la nuit du 21 au 22 août, a eu à supporter le premier choc de l'attaque allemande, a fait preuve du plus grand sang-froid, et a résisté jusqu'à la dernière extrémité en attendant l'entrée en action de l'avant-garde de la division.

Lieutenant CHARBONNEL, 1^{er} bataillon sénegalais d'Algérie : le 13 octobre, en terrain plat et découvert, sous un feu violent de l'infanterie et de l'artillerie allemandes, a entraîné sa section à l'attaque avec une énergie remarquable, ne tenant aucun compte d'une blessure reçue au début de l'action. Est resté toute la nuit à la tête de ses hommes sur la position occupée et n'a songé à se faire donner des soins que le lendemain, puis aussitôt repris son commandement.

Capitaine TESSIER, 5^e tirailleurs algériens : depuis le commencement de la campagne, a toujours montré les plus solides qualités de commandement. S'est particulièrement distingué le 23 août et le 6 septembre en entraînant avec un élan admirable sa compagnie dans des assauts à la baïonnette. Le 7 septembre, et dans la nuit du 14 au 15 octobre, par son ascendant et son grand sang-froid, a maintenu sa compagnie sur des positions battues par un feu violent de l'artillerie de gros calibre.

Capitaine DURAND, 3^e zouaves : seul capitaine restant de son bataillon. A toujours fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Toujours au poste le plus exposé, en impose par sa bravoure et son mépris du danger. Le 9 septembre, a conduit par trois fois sa compagnie à l'assaut d'un château et a contribué pour une grande part à la chute de ce point d'appui de l'ennemi.

Chef de bataillon LAGRUE, 3^e zouaves : officier excessivement brillant et de première valeur. A commandé depuis le début de la campagne son bataillon avec une énergie et un courage remarquables. S'est dépensé sans compter dans tous les combats auxquels il a pris part.

Lieutenant MORAND, 2^e zouaves : s'est distingué depuis le début de la campagne et particulièrement aux combats des 28 août, 7, 8 et 9 septembre, par ses belles qualités militaires, son sang-froid et sa bravoure. Le 14 septembre, a reçu 14 blessures, dont deux très graves produites par l'éclatement d'un obus explosif, au cours d'une reconnaissance à la suite de laquelle il fournissait des renseignements précis sur l'ennemi.

Adjudant-chef LEGRAND, 3^e zouaves : le 29 août, dans une attaque de nuit, a repoussé par trois fois l'ennemi en lui infligeant des pertes sérieuses (17 cadavres restaient sur le terrain). Le 8 septembre, envoyé en reconnaissance, s'est approché avec sa section à très courte distance d'une tranchée ennemie pour se procurer des renseignements. A été grièvement blessé en accomplissant sa mission.

Lieutenant SUFFREN, 5^e tirailleurs algériens : le 6 septembre a fait preuve d'une belle bravoure en entraînant ses hommes à l'attaque et les menant jusque sur les rangs ennemis, où il est tombé très grièvement blessé au milieu des Allemands, qui l'ont gardé prisonnier pendant deux jours.

Lieutenant MORIN-PONS, 2^e tirailleurs algériens : le 29 août, blessé par une balle à l'épaule, a continué à commander sa section qu'il a portée énergiquement à l'attaque sous un feu violent, donnant ainsi un bel exemple de courage et d'énergie. Ne s'est fait panser qu'à la fin du combat et a repris aussitôt son commandement. S'est de nouveau fait remarquer par son attitude admirable sous le feu les 6, 7, 8 et 9 septembre.

Lieutenant de réserve ROUSSEL, 1^{er} zouaves : le 28 août, s'est fait remarquer par l'énergie avec laquelle il a entraîné sa section à l'attaque d'un village à plusieurs reprises et, quoique ayant reçu deux blessures, a conservé le commandement de sa section jusqu'à la fin du combat.

Capitaine DU PATY DE CLAM, 16^e bataillon de chasseurs : blessé une première fois au combat du 22 août, est revenu prendre sa place à la tête de sa compagnie et, en entraînant au feu le 26 octobre, a été de nouveau blessé grièvement.

Capitaine GIBERGUES, 32^e d'infanterie : au combat du 8 septembre, a fait preuve du plus beau courage, de sang-froid et de coup d'œil en organisant la résistance sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie. A été grièvement blessé (blessure qui a nécessité l'amputation du bras droit).

Capitaine de territoriale AMIOT, 32^e d'infanterie : bien qu'appartenant à l'armée territoriale, a demandé à partir avec le régiment actif y commande avec une bravoure, une énergie et un coup d'œil remarquables, une compagnie. Blessé à deux reprises, le 26 octobre, dans un combat violent où sa compagnie a éprouvé de fortes pertes, a maintenu la position qu'il avait à occuper, refusant de se laisser évacuer avant la nuit.

Capitaine BESNIER, 22^e dragons : au combat de nuit du 19 au 20 octobre, a fait preuve de la plus belle attitude au feu, en portant des ordres aux points les plus exposés ; a été grièvement blessé en allant chercher un cavalier qui venait d'être frappé d'une balle non loin de lui.

Capitaine BIZOT-ESPIARD, 2^e dragons : au combat du 15 octobre, a mené son escadron avec autant d'énergie que d'intelligence. Blessé de deux balles à la cuisse et au bras.

Lieutenant de GIMEL, 2^e hussards : étant en découverte le 5 septembre, avec son peloton, et s'étant trouvé entouré, a fait une trouée au milieu des ennemis et a été blessé très grièvement.

Capitaine BON, 5^e chasseurs : a su, dans des circonstances difficiles, entraîner sa troupe par le bel exemple qu'il lui donnait. Blessé au cours de l'engagement, n'a consenti à abandonner son poste que sur l'ordre formel qui lui en était donné.

Capitaine Leloup, 56^e d'infanterie : s'est brillamment comporté aux combats des 20 et 25 août. Grièvement blessé le 30 août par un éclat d'obus qui lui a fait perdre la vue.

Lieutenant PINEY, 56^e d'infanterie : a reçu, le 1^{er} octobre, trois blessures qui ont nécessité l'amputation du bras gauche.

Lieutenant de réserve BOLLENOT, 21^e d'infanterie : blessé dans une attaque de nuit, a conservé son sang-froid et, blessé de nouveau de trois balles, n'a cédé le commande-

ment de sa section qu'après s'être assuré du mouvement de recul de l'ennemi.

Lieutenant BEVEVEY, 29^e d'infanterie : très grièvement blessé au bras droit en assurant avec une extrême énergie la défense du point d'appui qui lui avait été confié. A maintenu sa troupe à son poste sous un feu violent d'artillerie. A été pour tous un exemple de courage et de bravoure. (Deuxième blessure au cours de la campagne actuelle.)

Sous-lieutenant CHALIGNE, 29^e d'infanterie : blessé pour la troisième fois depuis le début de la campagne en enlevant sa section à l'assaut. A eu le bras traversé par une balle en même temps que son capitaine était tué ; a pris et conservé le commandement de la compagnie jusqu'à la fin de la journée, ne consentant à se faire panser qu'après avoir ramené le corps de son capitaine.

Sous-lieutenant de réserve MULLER, 56^e d'infanterie : s'est, en toutes circonstances, au cours de la campagne, distingué par un brillant courage et un entier dévouement. Cité à l'ordre du corps d'armée pour une première blessure reçue durant une attaque de nuit à la tête de sa section. A été atteint, le 9 octobre, d'une balle qui lui a fait perdre la vue.

Sous-lieutenant MEIGNANT, 172^e d'infanterie : s'est fait remarquer par sa bravoure ; a entraîné sa section à l'assaut des tranchées avec une décision et un à-propos remarquables ; grièvement blessé d'une balle au front en surveillant l'ennemi dans les tranchées conquises.

Chef de bataillon BOUTLE, 13^e bataillon de chasseurs : a dirigé personnellement l'attaque de trois de ses compagnies sous un feu violent. Ayant eu le bras fracassé par un obus, a continué à diriger son bataillon jusqu'au moment de son évacuation.

Capitaine PRIoux, état-major du 34^e corps : blessé pendant l'action du 19 août, alors qu'il se rendait en liaison, a tenu à accomplir néanmoins sa mission après un pansement sommaire.

Capitaine JAMELIN, 152^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa compagnie à l'assaut le 20 septembre ; blessé le lendemain d'un éclat d'obus, a tenu à rester trois jours avec sa troupe pendant le bombardement et ne l'a quittée qu'à la relève.

Capitaine BEJAMIN, 152^e d'infanterie : a brillamment commandé sa compagnie à l'attaque du 20 septembre. A donné le plus bel exemple d'énergie et de courage. Grièvement blessé sur la position conquise au cours du bombardement du 21 septembre.

Lieutenant ENGEL, 13^e bataillon de chasseurs : le 1^{er} septembre 1914, ayant reçu ordre de protéger le repli de sa compagnie qui était arrière-garde du bataillon, est resté seul sur son emplacement avec sa section, continuant à diriger un feu très violent sur l'ennemi et lui infligeant de grosses pertes, malgré la fusillade qui l'atteignait sur le front et les deux flancs de sa section. Il réussit ainsi à retarder la marche de l'ennemi et put rallier le bataillon sans subir de pertes considérables. Blessé grièvement à l'épaule le 3 septembre.

Sous-lieutenant de réserve MARGERIN, 13^e bataillon de chasseurs : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de montrer les plus rares qualités de sang-froid, d'énergie et d'intelligence dans les diverses affaires où sa compagnie a été engagée. Est entré le premier, le 27 août au soir, en tête de sa section, dans un village, facilitant la capture d'un convoi divisionnaire allemand et de 350 prisonniers. Blessé très grièvement à la tête le 30 août.

Sous-lieutenant FINE, 15^e bataillon de chasseurs : a combattu, le 15 août, en tête de sa section avec la plus grande bravoure, excitant ses hommes sur qui pleuvaient les obus. A montré depuis le début de la campagne la plus belle énergie. Grièvement blessé aux deux cuisses, à l'attaque de nuit du 27 août, en conduisant sa section à la baïonnette à travers les rues d'un village pour en chasser l'ennemi.

Capitaine PROVOST, 281^e d'infanterie : a été atteint le 22 septembre d'une balle qui lui a traversé la poitrine en lui fracturant l'épaule, pendant qu'il faisait effectuer un bond en avant à sa compagnie, est resté debout, continuant à la diriger, pendant trois quarts d'heure, puis, ayant perdu beaucoup de sang, est tombé évanoui. Revenu à lui, s'est relevé et a repris le commandement de son unité.

Ne s'est rendu au poste de secours que sur ordre du chef de bataillon. Evacué sur une voiture, en est descendu pour laisser sa place à un soldat qui lui paraissait plus atteint que lui et a parcouru ensuite 10 kilomètres à pied, malgré une forte hémorragie, pour se rendre au convoi sanitaire.

Lieutenant de réserve GUILLEMET, 343^e d'infanterie : blessé grièvement le 24 septembre en entraînant sa section à l'attaque.

Lieutenant HAHN, 98^e d'infanterie : blessé au début de la campagne, a rejoint sa compagnie à peine guéri. Blessé une deuxième fois à la cuisse gauche, a conservé quand même le commandement de son unité, qu'il a conduite à l'assaut, pendant lequel il a été blessé une troisième fois à la main. N'a consenti à se faire soigner qu'à la suite d'un très grand affaiblissement causé par une hémorragie. Vient de rentrer sur le front sans que sa blessure à la main soit cicatrisée.

Lieutenant FAGOT, 92^e d'infanterie : brillante conduite au feu. A conduit avec beaucoup d'entrain sa compagnie à l'assaut des retranchements ennemis ; a tenu ses hommes dans les tranchées malgré une violente attaque de l'ennemi et a été blessé très grièvement par quatre éclats d'obus, en donnant le plus bel exemple de dévouement.

Lieutenant de réserve BOREL, 26^e d'infanterie : commandant la compagnie de tête d'une colonne d'assaut le 27 octobre, a entraîné ses hommes sous un feu meurtrier avec la plus grande bravoure ; tombé, frappé de deux blessures, continuait à exciter ses hommes par ses paroles ardentes et par ses gestes.

Chef de bataillon de réserve MESSIMY, état-major du 14^e corps d'armée : par son activité, son dévouement, son mépris du danger, a rendu de précieux services à l'état-major du corps d'armée, comme agent de liaison et comme chef du 2^e bureau. A très judicieusement engagé, dans une énergique contre-attaque, un détachement dont le commandement lui avait été confié dans un moment critique.

Lieutenant DE SEGUIN, 2^e zouaves : a peine rentré au corps, convalescent d'une blessure, a été de nouveau blessé en conduisant une reconnaissance jusqu'à quelques mètres d'une tranchée ennemie.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Chasseur JOGUET, 11^e bataillon de chasseurs : blessé à la cuisse, a repris son poste sur la ligne de feu aussitôt après avoir été pansé et a fait preuve ainsi d'un grand courage.

Adjudant BAYLON, 81^e d'infanterie. Soldat ROUSSEAU, 21^e d'infanterie : au moment où sa compagnie était obligée de se replier sous un feu violent, est resté seul en arrière pour essayer de ramener un de ses camarades grièvement blessé aux deux jambes, le 20 août.

Adjudant GIROS, 10^e bataillon de chasseurs. Sergent-major MICHELIN, 10^e d'infanterie : blessé, a fait preuve de la plus belle conduite et du plus brillant courage.

Sergent BURTON, tambour-major au 112^e d'infanterie.

Sergent MULBACH, 10^e d'infanterie : le 20 août, a pris et exercé brillamment le commandement de sa section, après la blessure du chef de la section. A été blessé à la tête de ses hommes le 26 août.

Adjudant BONNIN, 1^{er} zouaves. Chasseur BERTHONIER, 11^e bataillon de chasseurs : blessé le 13 août, est retourné sur la ligne de feu dès son pansement fait, et y a fait preuve du plus grand courage.

Adjudant HUSSON, 60^e d'artillerie : au combat du 15 août a réussi, après l'explosion d'un avant-train provoqué par un projectile de gros calibre ennemi, à maintenir le calme dans sa troupe, grâce à son ascendant sur les hommes et malgré les pertes élevées subies ; s'est montré en cette occasion homme de courage et de résolution.

Canonnière LEFEVRE, cycliste à l'état-major de l'artillerie d'une division : en plusieurs circonstances a fait preuve de hardiesse, d'initiative et de présence d'esprit. Etant isolé à bicyclette, a capturé un cavalier ennemi porteur d'un message important.

Caporal réserviste SERVAT, 8^e bataillon de chasseurs : le 12 octobre a, par son exemple et sa bravoure, entraîné sa patrouille sous un feu violent d'artillerie, sur une ligne de tranchées qu'il avait ordre d'occuper sur un point important à 400 mètres en avant de nos lignes.

Sergent réserviste BROCHET, 42^e bataillon de chasseurs : fait l'admiration de sa compagnie par l'audace et le courage qu'il montre sous le feu depuis le début de la guerre. Est un superbe exemple de valeur militaire.

Soldat TRIVIER, 2^e zouaves : le 29 octobre, alors que de gros projectiles de 240 allemands venaient de faire effondrer la tranchée, blessant son lieutenant, tuant 4 de ses camarades, en blessant 12 autres, n'a pas hésité à se porter rapidement au secours de ceux qui venaient d'être enfouis et a donné, par son courage et son sang-froid, un bel exemple qui a contribué au maintien du calme dans la tranchée.

Caporal BENDEHOUZE, 6^e tirailleurs algériens : au moment où deux bombes venaient de détruire sa tranchée, causant des pertes sensibles, par son calme, son sang-froid et l'exemple qu'il a donné, a maintenu le calme parmi les hommes impressionnés.

Adjudant ANDRICO, 331^e d'infanterie : a, conformément aux ordres reçus, défendu avec une demi-section, pendant vingt-quatre heures, une ferme incendiée par l'artillerie ennemie, et a conservé ce point d'appui grâce à son énergie et à sa fermeté.

Caporal PARNIERE, 10^e génie, compagnie 20/4 : s'est présenté avec un sapeur comme volontaire pour précéder une colonne d'assaut dirigée contre un village mis en état de défense. A pénétré dans ce village en démolissant, sous le feu, les barricades de l'entrée. Ayant été cerné dans une maison, a réussi à se frayer de vive force un chemin à travers les lignes allemandes et à rejoindre le commandant des troupes d'attaque qu'il a guidé vers les tranchées ennemies pour rentrer avec lui dans ce village. Est tombé à ce moment grièvement blessé.

Sapeur DEGIVE, 10^e génie, compagnie 20/4 : s'est présenté avec un caporal sapeur comme volontaire pour précéder une colonne d'assaut dirigée contre un village mis en état de défense. A pénétré dans ce village en démolissant, sous le feu, les barricades de l'entrée. Ayant été cerné dans une maison, a réussi à se frayer de vive force un chemin à travers les lignes allemandes et à rejoindre le commandant des troupes d'attaque qu'il a guidé vers les tranchées ennemies pour rentrer avec lui dans le village.

Soldat LABADIE, 57^e d'infanterie : ayant eu son fusil brisé par une balle en défendant le corps de son capitaine grièvement blessé, a pris le fusil d'un camarade mort et a continué à faire le coup de feu jusqu'à ce qu'il eut le poignet brisé. N'a pu se retirer qu'en se frayant un passage à coups de crosse à travers les Allemands.

Sergent MINORET, 123^e d'infanterie : commandant l'avant-garde d'une reconnaissance chargée de tenter de nuit un coup de main sur un village situé en avant de nos lignes, et occupé par l'ennemi, s'est audacieusement jeté à la baïonnette sur un poste qui en gardait l'issue, est tombé frappé de trois balles à la cuisse pendant que le reste de la reconnaissance bousculait l'adversaire.

Soldat CHARPENTIER, 77^e d'infanterie : comme agent de liaison a fait preuve du plus grand courage en transmettant sans retard les ordres, quelle que fut la violence du feu. A guidé intelligemment et adroitement, au cours de leurs reconnaissances, des officiers d'infanterie et d'artillerie qui sont unanimes à admirer son courage.

Adjudant-chef PIEMINOT, 6^e d'artillerie à pied : s'est distingué par une tenue exemplaire sous un feu violent et prolongé de jour et de nuit ; le 3 novembre, s'est porté en observation en un point particulièrement dangereux ; blessé par une balle de fusil, a rapporté à sa batterie des renseignements précis sur les objectifs ennemis et sur l'efficacité du tir.

Sergent COURTOIS, 4^e génie, compagnie 7/3 : étant chargé d'ouvrir, sous le feu de l'ennemi, une brèche dans un réseau de fils de fer situé à 90 mètres du dernier couvert, a réussi l'opération après avoir dû refaire sous le feu, au bord du réseau, l'amorçage de la charge d'explosifs désorganisé par le transport. Renversé par l'explosion et bien

que sa mission fût terminée, est resté pendant dix minutes auprès de la brèche, avec son équipe de sapeurs et ne s'est retiré que quand il en a reçu l'ordre.

Adjudant-chef CHEYLARD, 3^e zouaves : a fait preuve d'une réelle abnégation et d'un courage téméraire en allant reconnaître les retranchements allemands, donnant des renseignements précis à l'artillerie anglaise dont il était l'observateur ; le 8 octobre, allant faire une reconnaissance de nuit avec trois hommes, a trouvé un groupe d'Allemands d'une quarantaine d'hommes abrités derrière une meule de paille. Se trouvant à dix mètres d'eux, il ouvrit le feu, en tua dix huit et mit le reste en fuite.

Sergent-major CALINI, 360^e d'infanterie : blessé trois fois depuis le début de la guerre, a toujours conservé le commandement de sa section, donnant à tous l'exemple de l'énergie, refusant d'aller à l'ambulance, et ne se décidant à se faire panser qu'à la dernière extrémité.

Sergent KERVADEC, 2^e zouaves de marche : est allé, avec quelques hommes, et au milieu de la nuit, reconnaître les tranchées allemandes. Découvert et recevant des coups de feu, n'est pas rentré dans nos lignes avant d'avoir repris les plaques d'identité et les objets personnels de plusieurs soldats français tués dans une affaire précédente. A, pendant cette opération, subi un feu violent d'infanterie.

Adjudant SUBREBOST, 1^{er} génie : travaillant de nuit avec sa section qu'il commandait, a été blessé aux deux jambes ; est resté quand même sur le terrain, commandant ses sapeurs, évitant par son sang-froid et sa bravoure, un mouvement de repli de sa section qui aurait pu avoir des conséquences sérieuses. A permis ainsi à sa section de terminer le travail d'approche dont il était chargé et s'est fait alors seulement transporter à l'ambulance.

Caporal FAUVETTE, 45^e d'infanterie : le 23 août, est entré dans une maison d'où partaient des coups de feu, y tua à bout portant un ennemi pendant qu'un autre, également embusqué dans la maison, était mis hors de combat par un sergent-major qui l'avait suivi. A été blessé par un éclat d'obus le 30 août.

Tirailleur AMMOR, 8^e tirailleurs de marche : le 24 septembre, a été gravement blessé à la cheville en allant chercher sous le feu des tranchées ennemies un lieutenant d'infanterie coloniale grièvement blessé. Malgré sa blessure a sauvé cet officier.

Claireon SADOK BEN OHMAN EL KEL-LAI, 4^e tirailleurs : s'est bravement conduit au cours de la journée du 21 septembre, entraînant ses camarades en avant, ramassant les cartouches des blessés, tirant avec le plus grand calme.

Soldat BOUCHOUCHA, 7^e tirailleurs : très crâne au feu. En particulier au combat du 23 août, est allé rechercher successivement sur la ligne de feu trois de ses camarades grièvement blessés, et cela sous le feu le plus violent.

Claireon MAKLOUFI, 6^e tirailleurs indigènes : le 27 août, blessé à deux reprises par des éclats d'obus, a voulu rester à sa place, et a suivi la compagnie jusqu'au moment où ses forces l'ont trahi.

Maréchal des logis SALOMEZ, 2^e spahis : tous les officiers et sous-officiers d'une compagnie, en prise à une violente rafale d'artillerie, ayant disparu, a pris le commandement des quelques hommes restant et a su les maintenir sur la ligne de feu.

Sergent BAILLY, 97^e d'infanterie : la compagnie étant aux avant-postes, et ayant à résister à un ennemi très entreprenant, a protégé jusqu'à la dernière extrémité le repli de la compagnie. A quitté le dernier son poste de combat. S'étant rallié à une autre fraction, a continué le combat malgré ses blessures.

Sergent VINCON, 54^e bataillon de chasseurs : belle conduite au feu ; a assuré, dans des conditions difficiles et périlleuses, de nuit, la garde d'un point dangereux. Blessé, a conservé son commandement.

Sergent MICHEL, 159^e d'infanterie : a maintenu sa section sous un feu d'artillerie et d'infanterie des plus violents. A été gravement blessé de quatre balles aux deux jambes.

Caporal COTTE, 159^e d'infanterie : très belle conduite au feu au combat du 2 octobre. A été blessé très grièvement à l'œil.

Chasseur de réserve MANNONI, 1^{er} rég. de marche des chasseurs d'Afrique : a reçu deux blessures par coup de feu, l'une à la hanche, et l'autre au bras droit, en chargeant avec une extrême vigueur contre un détachement d'infanterie allemande, qui fût mis en déroute.

Sergent CRENEAU : s'est acquitté, depuis le début de la campagne, avec un zèle digne des plus grands éloges, de ses fonctions de brancardier. A pris part à toutes les opérations de relèvement de blessés, soit de jour, soit de nuit, et a, par son attitude énergique, entraîné les brancardiers dans leur tâche pénible et parfois périlleuse.

Adjudant CORNU, 1^{er} rég. mixte coloniale : a très bien conduit sa section, le 13 octobre, contre des tranchées ennemies et sous un feu violent. A été blessé en fin d'action d'une balle au bras, blessure qui a nécessité son évacuation.

Soldat WEISGERBER, 1^{er} rég. mixte colonial : le 13 octobre, malgré une blessure sérieuse, a porté un affût-trépidé de mitrailleuse jusqu'à l'emplacement de la pièce qu'il a continué à servir jusqu'à la fin de l'engagement, donnant un bel exemple d'énergie et de courage.

Tirailleur KAROUN, 5^e tirailleurs algériens : a donné le plus bel exemple de courage en travaillant avec ardeur, bien que blessé, au déblaiement de sa tranchée, complètement détruite par des bombes très meurtrières pour dégager les morts et blessés ensevelis sous les décombres.

Sergent PETIT, 4^e tirailleurs algériens : très belle conduite le 30 août, où il s'est donné en exemple à ses hommes, qu'il a entraînés vigoureusement. Au moment où il portait sa section en avant, a eu les deux mains emportées par un obus.

Caporal fourrier JOBERT, 2^e tirailleurs algériens : s'est particulièrement fait remarquer par sa brillante conduite au feu. A été grièvement blessé le 8 septembre, et a dû être immédiatement amputé.

Adjudant DOUX GAYAT, 5^e tirailleurs algériens : blessé très grièvement le 6 septembre, a pensé à sauver sa comptabilité en l'enterrant ; malgré ses deux blessures (avant-bras fracassé, cuisse traversée) a réussi à échapper à l'ennemi et à rejoindre sa compagnie.

Sergent BAUDUCH, 7^e tirailleurs algériens : a fait preuve du plus bel entrain en enlevant énergiquement ses hommes dans les divers combats auxquels il a pris part. Le 9 septembre, en portant sa section à l'attaque, a été blessé si grièvement au bras qu'il a dû subir sans doute l'amputation.

Soldat KELFAOUI, 6^e tirailleurs : agent de liaison, a exécuté sa mission dans des circonstances difficiles. Atteint d'une balle qui lui a brisé une jambe, s'est traîné sur le sol pour remettre à leur destination les ordres dont il était porteur et remplir jusqu'au bout sa mission.

Soldat BADUEL, 79^e d'infanterie : s'est présenté spontanément pour aller couper des clôtures de fil de fer qui devaient gêner la marche de sa section qui allait se porter à l'attaque. A rempli sa mission sous les balles avec le plus grand calme et la plus grande bravoure ; a rendu compte au retour à son officier que le passage était ouvert, mais sans signaler qu'il avait reçu deux blessures. Avait déjà, deux jours auparavant, été chercher à 60 mètres en avant de nos lignes un dragon blessé qui gisait là depuis cinq jours et que personne n'osait ramasser.

Soldat MASSON, 79^e d'infanterie : n'a cessé, comme agent de liaison, de provoquer l'admiration de tous par son calme et son intrépidité au milieu des circonstances les plus périlleuses. Le 20 octobre, rentrant dans sa tranchée au retour d'une mission, fut salué d'une grêle de balles ; s'arrêta, se mit à genoux sur la tranchée et riposta balle pour balle. Le 21 octobre, s'étant acquitté d'une nouvelle mission avec la même intrépidité, venait d'être félicité publiquement par son capitaine, lorsqu'il fut blessé de deux balles. Demeura sur place de sept heures du matin à sept heures du soir, sans une plainte, comme un exemple vivant de maîtrise de lui-même.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7.